

RAPPORT
SUR LES MISSIONS
DU
DIOCESE DE QUEBEC,

QUI SONT SECOURUES PAR L'ASSOCIATION DE LA
PROPAGATION DE LA FOI.

JANVIER, 1840. No. 2.



QUÉBEC :

DE L'IMPRIMERIE DE FRÉCHETTE & CIE.
IMPRIMEURS ET LIBRAIRES, N^o. 8, RUE LAMONTAGNE.

AVEC APPROBATION DES SUPÉRIEURS.

Il paraît bien disposé à se faire chrétien. Il doit m'amener pour être baptisés ceux de ses enfans qui sont en bas âge.

J'ai l'honneur d'être avec respect et reconnaissance,

Monseigneur,

Votre très humble et

Obéissant serviteur,

G. A. BELCOURT, Ptre.

Mgr. l'évêque de Juliopolis, qui s'intéresse à tout ce qui peut contribuer à la prospérité des colons de la Rivière-Rouge, avait fait venir deux tisserandes du Canada, et les avait établies à la Fourche, poste principal de la mission, pour qu'elles enseignassent leur art aux jeunes filles de la colonie. Il leur avait fait bâtir une maison spacieuse en bois où elles réunissaient tous les jours les élèves auxquelles elles donnaient des leçons. Malheureusement un incendie éclata dans cette maison le 26 mars dernier, et la consuma en un clin-d'œil; les tisserandes et leurs élèves n'eurent que le temps de se sauver avec les seuls vêtemens qu'elles avaient alors sur elles, bien que le feu eût pris au milieu du jour; en sorte que tous les instrumens dont elles se servaient pour faire de la toile, pour carder et filer

la laine, sont devenus la proie des flammes. Le respectable prélat, malgré ce malheur, n'a pas perdu courage; et, avec l'aide de la Compagnie, il a pu remettre sur pied son école d'industrie, qu'il a établie dans sa propre maison. En attendant que la maison incendiée soit remplacée, il s'est réfugié dans la sacristie de l'ancienne chapelle, qui est en bien mauvais ordre, et où il a dû demeurer jusqu'à la fin de l'automne. Il se proposait de faire mettre la sacristie de la nouvelle église en état de lui fournir un logement un peu moins incommode pour la saison de l'hiver. L'achèvement de cette église a été retardée par suite de l'accident dont il vient d'être question. Les portes et les fenêtres de l'édifice, qui, en attendant qu'on les mit à leur place, étaient conservées dans une partie de la maison occupée par les tisserandes, ayant aussi été la proie des flammes, il a fallu en faire faire de nouvelles, et recommencer des dépenses qui se présentaient bien mal à propos pour les moyens du pauvre évêque. Sa Grandeur espérait pouvoir célébrer le service divin dans son église, à l'entrée de l'hiver que nous venons de commencer.

MISSION DE LA COLOMBIE.

LA Notice présentée à l'Association, l'an dernier, ne pouyait qu'annoncer le départ de MM. Blanchet et Demers pour cette vaste portion du territoire britannique située au-delà des Mon-

tagnes-Rocheuses, et habitée par une foule de tribus sauvages auxquelles la foi n'avait jamais encore été prêchée. Nous avons maintenant la satisfaction de pouvoir donner sur cette mission quelques détails édifiants que ces zélés missionnaires ont transmis à Monseigneur l'évêque de Québec depuis leur arrivée.

Mr. Blanchet partit de Montréal le 3 mai 1838. Il devait passer par la mission de la Rivière-Rouge, pour y prendre les conseils de Mgr. de Juliopolis, et emmener avec lui Mr. Demers, qui s'y était rendu dès le printemps précédent. Les 700 lieues de Montréal à la Rivière-Rouge furent parcourues en 33 jours sur l'un des canots de l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson, dont le gouverneur, les associés et les commis ne cessent de combler d'égards et de politesses tous nos missionnaires. On sait combien est pénible cette manière de voyager. Passer les jours et quelquefois les nuits entières assis dans une posture gênante; essayer l'inclémence des saisons, les coups de vent, les pluies à verse; sauter des rapides sans nombre, souvent au péril de sa vie; ou bien faire à pied de longs portages à travers les bois, les roches, les marécages; camper en plein air dans des lieux froids et humides; dévorer à la hâte une nourriture chétive et mal accommodée; ne se reposer dans les différents postes où les sauvages s'arrêtent, que par l'administration des sacrements, la visite des malades, les exhortations aux pécheurs d'habitude: voilà en résumé la vie des missionnaires en route pour les pays du Nord-Ouest.

Au fond du lac *La Pluie*, à 545 lieues de Montréal, M. Blanchet rencontra le digne missionnaire des *Sauteux*, Mr. Belcourt, qui parcourait les campemens des sauvages de cette nation. Le 5 juin, le canot traversa le lac Winnipeg, et remonta la Rivière-Rouge jusqu'à St. Boniface, chef-lieu de la mission, où se trouvaient Mgr. Provencher, Mr. Thibault et Mr. Demers. Deux jours après arriva Mr. Poiré, de la prairie du *Cheval-Blanc*, et le 14, Mr. Belcourt, de retour du lac *La Pluie*. Mr. Poiré fut obligé de repartir, le 18, pour accompagner une *brigade* ou caravane de 8 à 9 cents voitures allant à la chasse du bœuf sauvage. *

Il est plus aisé de sentir que d'exprimer quels furent être les émotions, la joie, les souvenirs, les espérances de cette réunion de fervens ouvriers dans la vigne du Seigneur: réunion la plus nombreuse qu'eussent encore vue les habitans de ces contrées lointaines. Le grain de sénevé commençait à se montrer sous l'aspect d'un arbre vigoureux qui déjà couvrait de son ombre une multitude d'ames retirées des ténèbres de l'infidélité et transportées dans le royaume de Dieu: fruits précieux du zèle évangélique! heureux présage d'une moisson bien plus abondante qui reste à recueillir!

Après un séjour de cinq semaines dans les différents postes qui dépendent de la mission de la

* MM. Belcourt et Poiré descendirent en Canada quelques semaines après cette entrevue. Nous avons vu que le premier est retourné à la Rivière-Rouge;—le second est maintenant curé de la Pointe-Lévi, ayant en outre sous ses soins la mission d'Abbitibi.

Rivière-Rouge, MM. Blanchet et Demers se mirent en chemin, le 10 juillet, pour le lieu de leur destination, après avoir fait chanter une grand'messe en l'honneur de Ste. Anne, pour demander la bénédiction du ciel sur leur voyage. Il s'agissait de pénétrer dans des pays que jamais prêtre catholique n'avait encore visités. Rivières, lacs, montagnes, prairies, forêts, côtes de la Colombie, vous allez retentir des louanges du saint nom de Jésus ; la croix va s'élever de rive en rive sur un espace de 1000 lieues qui reste à parcourir par nos deux apôtres ; et la parole de celui qui a dit que ce signe adorable " attirerait " à lui tous les hommes," va se vérifier à l'égard des pauvres tribus errantes vers lesquelles ils sont envoyés.

De St. Boniface, nos missionnaires se rendirent d'abord, en sept jours, par une navigation en berge assez périlleuse, à *Norway-House*, petit fort situé à 134 lieues de là et à 10 lieues du lac Winnipeg. On eut l'obligeance de leur donner pour logement et pour chapelle les appartemens destinés au gouverneur de la Compagnie. Ils y passèrent huit jours, occupés à célébrer la sainte messe, à distribuer des catéchismes, à baptiser les enfans et quelques adultes, à instruire et à exhorter les blancs et les sauvages du fort. Ils y firent deux mariages. Le dimanche, il y eut grand'messe, vêpres et deux instructions, auxquels assistèrent plusieurs associés et commis de la Compagnie. Pendant ce délai de huit jours, divers petits pelotons de voyageurs arrivèrent à *Norway-House*, d'où ils devaient partir ensemble pour aller traverser les Montagnes-Rocheuses.

Le 26 juillet, tout étant disposé, la brigade réunie commença à défiler, sous les ordres de John Rowand, écuyer, un des membres de la Compagnie, dont nos missionnaires n'oublieront jamais les attentions, les bons traitemens et les efforts constans pour leur adoucir les fatigues et les privations de la route. Cette brigade se composait de 11 berges, montées par un grand nombre d'engagés, de femmes et d'enfans, et chargées de marchandises. Au nombre des voyageurs se trouvaient MM. Banks et Wallace, botanistes, envoyés d'Angleterre par une société scientifique.

Le 5 août, jour de dimanche, la brigade atteignit le fort *Constant*, sur la rive droite de la rivière *Saskatchewan*. Elle avait fait 93 lieues, à la rame, à la perche, à la voile, à la ligne ; ayant eu à décharger plusieurs fois les berges aux principaux portages. Nos missionnaires avaient baptisé en chemin un enfant qui mourut une heure après. La messe ayant été célébrée ce jour-là en présence des *Cris*, sauvages des environs, qui parurent très-bien disposés à recevoir le grain de la parole de Dieu, ils repartirent aussitôt, et se rendirent, le 7, au fort *Cumberland*, à 36 lieues du fort Constant, et, le 18, au fort *Carleton*, à 98 lieues du précédent, où il y eut 32 baptêmes et 7 mariages. Au nombre des baptisés fut la famille de Mr. Patrick Small, bourgeois du lieu, composée de huit personnes dont cinq adultes. Au fort *Pitt*, situé à 87 lieues plus loin, il y eut 11 baptêmes ; et 39, dont 5 d'adultes, outre trois mariages, au fort *Edmondston*. Ce dernier fort, où ils arrivèrent, le 6

septembre, est à 101 lieues du fort *Pitt*, au milieu des *Cris*, et serait très propre à devenir une station pour un missionnaire qui entendrait la langue de ces sauvages. En attendant, un prêtre pourrait, dans la saison de l'été, se rendre à cheval, à travers les prairies, de la Rivière-Rouge au fort Carleton en quinze jours, et en douze jours de ce poste à celui d'Edmonston, arrêtant quelque temps à chaque fort le long du chemin. Sa visite ferait un bien inestimable aux employés de la Compagnie et aux pauvres sauvages avec lesquels ceux-ci font la traite des pelleteries. Le 9 septembre, il y eut au fort Edmonston messe et vêpres solennelles et deux instructions. Le 10, avant de partir, nos missionnaires bénirent et plantèrent une croix : ce qu'ils firent, au reste, tout le long de la route, aux endroits où ils avaient célébré les saints mystères, soit près des forts, soit sur la grève, soit sur la route par terre.

Nos missionnaires avaient suivi depuis six semaines le cours tortueux de la Saskatchewan. Il fallut maintenant le quitter et changer la flotille en une caravane de 66 chevaux, pour gagner par terre, à travers forêts, bourbiers, prairies, rivières, ravins et chaussées de castors, le fort ou portage *Assiniboine* sur l'*Athabasca*, distance de 34 lieues, qui coûta cinq jours d'une marche fatigante et périlleuse. Le 16 septembre, ils s'éloignèrent du fort *Assiniboine*, et commencèrent à lutter contre les rapides et les écueils de l'*Athabasca*. Le 28, ils virent pour la première fois la masse imposante des Montagnes-Rocheuses, dont les plus hautes sommités sont couvertes de neiges perpétuelles. Le 2 octobre, ils avaient pénétré jusqu'à *Jasper's House*, situé

à 4 lieues en dedans des Montagnes-Rocheuses, et à 92 du fort Assiniboine. Il y eut 35 baptêmes, dont le plus grand nombre étaient d'enfants métis qui leur furent apportés du fort Edmonston à travers les bois par des *gens libres* * qui ne s'étaient pas trouvés à ce poste lors du passage des missionnaires. Le 5, nouveau départ en caravane sur 72 chevaux plus incommodes et plus mal-dompés que les premiers. Ces animaux prenaient aisément l'épouvante, semaient de tous côtés et cavaliers et charges, et s'élançaient au milieu du bois, ou couraient s'enfoncer dans les marécages. Au passage des rivières, on les faisait traverser à la nage ; et le bagage se transportait sur des radeaux. Il y eut des journées de 25 traverses. Arrivés au point le plus élevé de la route, nos missionnaires y offrirent le saint sacrifice au Dieu tout-puissant et miséricordieux qui les avait jusque-là si singulièrement favorisés, pour implorer de nouveau sa protection et la rémission des péchés commis pendant le voyage. Ce jour, 10 octobre, ils passèrent plusieurs glaciers et bancs de neige. Ils étaient à 700 lieues de la Rivière-Rouge et à 1400 de Montréal. La route suit un défilé large d'une demie-lieue, d'une pente assez raide, entre deux cimes élevées de 17 à 18 milles pieds au-dessus du niveau de la mer. Des rochers énormes qui s'en détachent semblent menacer à chaque instant d'écraser le voyageur qui a le courage de les contempler. Sur l'autre versant la descente a,

* On appelle *gens libres* ceux qui ayant fini leur engagement avec la Compagnie se sont établis dans le pays.

s'il est possible, encore plus de dangers et d'embarras que la montée.

Le 13 octobre au soir, nos missionnaires étaient au *campement* des berges, à 41 lieues de Jasper's House. Devant leurs yeux le fleuve Colombie roulait ses eaux gonflées, remplies de rapides, de *dalles*,* de remours, de courans, leur offrant plus de dangers que toutes les rivières sur lesquelles ils avaient vogué depuis leur départ de Montréal. Deux berges (c'était le nombre envoyé, chaque année, de Colville) les y attendaient. Cette fois, quatre auraient à peine suffi. On prit le parti de laisser en arrière un tiers des voyageurs et du bagage, et de leur envoyer une berge du poste suivant.

Les berges chargées, et la prière faite sur la grève, nos missionnaires avant de s'embarquer serrèrent la main à des compagnons de voyage qu'ils quittaient, hélas! pour ne plus revoir. C'était le 14 octobre; le 15, ils sautèrent sans accident la fameuse *dalle des morts*, qui n'a que trois perches de largeur, et de rapide en rapide ils se rendirent, le 16 au matin, à la *maison des lacs*, à 55 lieues du campement des berges. Sans perdre de temps l'on déchargea une des berges, et on l'expédia pour aller au secours de la *brigade* qui était restée au poste précédent. La *maison des lacs* était en construction: ce qui

* On appelle *dalles* des passages très resserrés d'un fleuve ou d'une rivière par lesquels les eaux s'échappent avec beaucoup de rapidité. Le fleuve Colombie en renferme un grand nombre, dont la plupart sont bordées de colonnes basaltiques.

obligea les missionnaires à camper sous une tente comme à l'ordinaire. Huit jours s'écoulèrent sans nouvelles... de noirs pressentimens s'emparèrent peu à peu de tous les cœurs... Enfin, le 24, au sortir de la messe, l'on vit venir de loin une berge à demi brisée... c'était bien celle qu'on avait envoyée. On n'entendait point le chant joyeux de l'arrivée aux postes... Les hommes tenaient tristement à la main des rames qu'ils semblaient n'avoir pas la force de remuer. Ils approchent; on accourt au rivage; et la désolation se répand parmi les voyageurs. Cette berge avait fait naufrage, et de 26 personnes qu'elle portait 12 avaient péri! Trop chargée et trop embarrassée elle avait d'abord empli à la *dalle des morts*. On réussit à la vider, mais les pièces qu'elle contenait restèrent imbibées d'eau. On la poussa au large, et des premiers roulis elle emplit de nouveau. Dans cet instant critique on pouvait encore gagner terre dans le remours qui se trouvait au pied de la *dalle*; on n'en était plus qu'à une petite distance. Les hommes avaient voulu se lever pour se jeter en avant: le guide avait réussi à les arrêter. Les femmes, les enfans criaient, tous étaient glacés d'effroi... Tout-à-coup Mr. Wallace se lève, ôte son habit, met le pied sur le bord de la berge, et s'élançe à l'eau avec sa femme, en criant: *Courage, mes amis*... La berge perd son équilibre, elle verse, et tous sont précipités au milieu des flots! Les noms de ceux qui périrent sont Mr. Banks, Mr. Wallace et sa jeune épouse, Mr. Leblanc, de la Rivière-Rouge, homme fort respectable, qui s'était engagé comme menuisier au service de la Compagnie, et trois de ses en-

fans ; Jean-Baptiste Laliberté, métis, aussi de la Rivière-Rouge, Fabien Vital, de Lachine, près de Montréal, Kenneth McDonald, et deux enfans d'André Chalifour, guide de la berge.

Ceux qui réussirent à se sauver sont : André Chalifour, sa femme et son troisième enfant, Joseph, sauvage Iroquois, Charles Bélanger, Edouard Alain, Hilaire Guilbault, Jean-Baptiste Montreuil, Pierre Corbin, Pierre Deschamps, John McLeod, Allen Morrisson, Mde. Leblanc et un de ses enfans.

Pendant les 17 jours de *dégras à la maison des lacs*, nos missionnaires avaient fait 17 baptêmes, un mariage et donné la sépulture à trois des enfans naufragés ; les corps des autres personnes noyées ne purent être retrouvés.

Le 3 novembre, les voyageurs se remirent en route avec les deux mêmes berges, et sur les mêmes eaux qui tenaient encore engloutis neuf de leurs compagnons. Le 6 au matin, ils arrivèrent au fort *Colville*, ayant fait 72 lieues, dont 17 était la longueur d'un lac situé près du poste où ils avaient fait un si long et si douloureux séjour. Ayant fait 19 baptêmes, et célébré plusieurs fois la sainte messe en présence de chefs des sauvages, qui y assistèrent avec autant de respect que s'ils avaient été fervens chrétiens, les missionnaires partirent le 9 novembre, et, le 13, gagnèrent à travers un grand nombre de rapides, de *dalles* et de portages, le fort *Okanaghan*, à 64 lieues du fort Colville ; le 18, celui des *Nez Percés* ou *Wallawalla*, à 65 lieues du

fort *Okanaghan*, et, le 24, le fort *Vancouver*, situé à 86 lieues du fort précédent, à 400 du sommet des *Montagnes-Rocheuses*, et à 1,756 de Montréal. Ils avaient fait encore 17 baptêmes dans les deux derniers postes. Sur une étendue de 170 lieues au-delà du fort *Colville* le bois avait fait place à de vastes prairies montueuses ; la neige couvrait la grève ; un froid de 9 degrés de Réaumur se faisait sentir. Au-dessus de *Wallawalla* les bords de la Colombie sont des montagnes, des collines, des rochers, des buttes de sable, qui ne permettent pas à la vue de s'étendre.

Rendus au fort *Vancouver*, nos missionnaires furent accueillis avec une extrême bienveillance par *James Douglas*, écuyer, commandant de tous les établissemens de la Compagnie à l'ouest des *Montagnes-Rocheuses*, pendant l'absence du *Docteur McLaughlin*. Ce monsieur, qui leur avait déjà préparé leur logement, s'empressa de pourvoir à leur nourriture, et de leur procurer toutes les facilités possibles pour l'exercice de leur ministère.

Ainsi s'acheva cette longue et périlleuse course qui avait duré près de sept mois depuis le départ de Montréal. Il n'est pas besoin de dire que le premier soin de nos missionnaires fut de rendre au Seigneur des actions de grâces solennelles de leur heureuse arrivée à leur destination. Ils prirent à peine le temps de se reposer quelques jours, et ils se livrèrent ensuite avec ardeur à l'œuvre de la conversion des chrétiens et des infidèles de ces pays. Mais laissons ces nou-

veaux apôtres nous donner eux-mêmes les détails de leurs premiers travaux.

“ PAR suite des arrangemens pris entre Mgr. l'évêque de Juliopolis et George Simpson, écuyer, gouverneur de l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson, la principale station des missionnaires avait été fixée à l'établissement de *Cowlitz*, sur la rivière de ce nom ; parce qu'il ne se trouve pas, comme celui de *Walamette*, dont la population est plus considérable, sur le terrain dont la Grande-Bretagne et les Etats-Unis se disputent la propriété. Ce poste est à 30 lieues de Vancouver. Le 12 décembre, Mr. Blanchet partit pour aller ouvrir cette mission, où il trouva quelques canadiens, autrefois employés au service de la Compagnie, dont il fallait entendre les confessions, réhabiliter les mariages, et baptiser les enfans. Après quelques jours passés à ces exercices, il prit possession, pour l'usage de la mission, d'une belle ferme de 600 arpens, composée presque entièrement de prairies et de terres faciles à défricher, avec quelques lisières de bois. On y construit une chapelle-presbytère de 45 pieds sur 30. Les colons se montrent contents et heureux de voir les missionnaires s'établir au milieu d'eux. Un d'entre eux, nommé Faillant, qui sait lire, enseigne le catéchisme et les prières aux femmes et aux enfans. Sept baptêmes ont été faits ; il reste encore de grands enfans à instruire et à baptiser, sans compter les femmes. Tout le canton est très-propre à recevoir des colons ; le climat est

doux, le sol fertile, le foin, le gibier, la pêche, abondans. Sur sa route, Mr. Blanchet visita quelques campemens de sauvages, pour leur annoncer l'arrivée des robes noires, et leur parler par interprète des vérités du salut. Ces pauvres gens lui témoignèrent un grand désir d'être éclairés.

“ Le mois de janvier fut employé à faire une mission à l'établissement de *Walamette*, sur la rivière de ce nom, au sud de la Colombie, à 22 lieues de Vancouver. Les bons habitans canadiens de ce poste étaient venus au-devant des missionnaires, qu'ils auraient bien voulu engager à rester parmi eux. Dans cet espoir ils avaient bâti une chapelle-presbytère de 70 pieds sur 30.

“ La première messe fut dite à *Walamette* le 6 janvier 1839, en présence des canadiens rassemblés, de leurs femmes et de leurs enfans. Quel beau jour pour eux ! Déjà au premier ordre du missionnaire l'on s'était préparé à la réhabilitation des mariages. Les commandemens de Dieu et de l'église furent publiés, ainsi que le décret du saint concile de Trente sur le mariage, et les lettres de l'évêque, leur premier pasteur, qui avait entendu leur voix et leur envoyait de si précieux secours pour les faire sortir du péché, et les réconcilier avec Dieu ! . . . Il y eut émotion de part et d'autre. C'était un jour si grand pour eux et pour leurs femmes ! pour eux qui n'avaient pas vu de prêtres, depuis 20, 30 et 40 ans ; pour les femmes qui voyaient enfin ceux que leurs maris leur avaient annoncés depuis long-temps ! Quels doux sentimens

n'éprouvaient-ils pas de se voir au pied d'un autel, d'une croix, en face d'un prêtre ! . . . Les pauvres Canadiens, dans le désir de faire instruire leurs femmes et leurs enfans et de ne leur laisser perdre aucune instruction, voulurent qu'ils s'éloignassent de leurs maisons pour aller demeurer auprès de la chapelle, sous des tentes ou dans des loges, pendant tout le temps de la mission. Les loges étaient particulièrement pour les femmes, les filles et les enfans ; les hommes allaient à leurs maisons de temps à autre, pour empêcher la dissipation de leurs grains par leurs engagés ou esclaves sauvages. Les plus éloignés restaient plusieurs jours à la chapelle, couchant dans la grande salle.

“ La récitation des prières commençait après la messe et se continuait jusqu'à midi ; et elle recommençait ensuite à une heure de l'après-midi, pour finir à 4. Une partie du temps était employée à expliquer le symbole et les grandes vérités de la religion. Mais ces femmes, ces enfans n'entendaient pas tous le français ; et qui plus est, il y avait diversité de langage parmi les femmes, suivant la différence des pays, des lieux d'où elles venaient ; les unes parlant la langue des sauvages appelés *Têtes plates* qui habitent le voisinage du fort Colville, les autres celle des *Tchinouk* qui demeurent vers le bas de la rivière Colombie. Il fallait donc deux interprètes pour transmettre la parole du missionnaire aux personnes, que l'on voulait instruire. Le temps des instructions a duré trois semaines, pendant lesquelles un bon nombre de femmes et encore plus d'enfans ont appris le signe de la croix, l'offrande du cœur à Dieu, le *Pater*, l'*Ave*

et le *Credo* dans leur langue. Les hommes eux-mêmes se sont raffermis dans leurs prières, que la plupart cependant avaient retenues d'une manière surprenante.

“ Le soir, se faisaient la prière, des lectures de piété ou la narration de traits édifiants, le chant des cantiques, la récitation des réponses de la messe. Le missionnaire profitait de ce temps pour donner des leçons de lecture en français, à quelques jeunes gens dont la plupart savaient déjà lire en anglais. Deux d'entre eux dans l'espace d'un mois ont fait assez de progrès pour lire et apprendre seuls leurs prières et le catéchisme en français. Faut de maître d'école, le missionnaire se trouve obligé d'être à tout, en attendant de meilleures circonstances. Les enfans qui sont en état de lire en français seront d'un grand avantage à la mission, pendant l'absence du prêtre.

“ La providence ayant permis que plusieurs jeunes gens aient reçu un peu d'instruction en anglais, il sera très-facile de leur apprendre à lire en français. Il se trouve à Wamette un jeune français, de 25 ans, nommé Pierre Stanislas Jacquet, né au Havre-de-Grâce, et parti à 11 ans de son pays, pour aller sur la mer. Ce jeune homme sachant lire passablement, a été fort utile au missionnaire pour faire réciter les prières pendant que celui-ci entendait les confessions. Il doit enseigner le catéchisme et la lecture en l'absence du missionnaire.

“ Après trois semaines d’instruction, le missionnaire a fait les baptêmes et les mariages des adultes. 25 femmes sauvages ont reçu le baptême avec d’excellentes dispositions, et ont été mariées. Une pauvre *sauvagesse*, à l’article de la mort, a été instruite et ondoyée ; elle est morte deux jours après. Un vieux sauvage malade en danger et une jeune sauvagesse dans le même état, ont reçu le baptême : la jeune fille est morte deux jours après ; le vieillard n’a pas tardé à la suivre. Tous deux ont été enterrés dans le cimetière. Faute de missionnaire que seraient devenus ces malheureux infidèles ? En un mot, dans l’espace d’un mois, le missionnaire a fait 74 baptêmes, 25 mariages, entendu les confessions de tous les adultes, même de ceux qui n’avaient pas encore reçu le baptême, pour les accoutumer à cet exercice. Un mariage fait sans la certitude que la première femme du mari fut morte en Canada, a été cassé, et la séparation ordonnée et obtenue.

“ Un autel a été élevé dans la chapelle, dont la nef est séparée du sanctuaire par une balustrade. Une croix surmonte le pignon de la chapelle : une autre a été plantée au milieu d’un cimetière qui a été entouré d’une bonne clôture en piquets : une jolie porte orne l’entrée de ce cimetière. De petites croix de bois ont été bénites pour être placées dans chaque maison. Les premiers couplets de six cantiques ont été appris, et les enfans, les femmes et les hommes les ont chantés à plusieurs reprises, et toujours avec un nouveau goût et un nouvel attrait, pendant que le missionnaire célébrait la sainte messe.

Ces cantiques doivent être chantés dans les familles aux prières du matin et du soir. Les missionnaires se félicitent d’avoir établi cette pratique qui a eu d’heureux résultats, même dès leur arrivée à Vancouver.

“ Mr. Blanchet a visité tous les établissemens de la Rivière Wallamette, et partout il a été accueilli avec les plus grandes démonstrations de joie par les colons, qui ne pouvaient exprimer combien ils se sentaient heureux de recevoir enfin les secours de la religion dont ils étaient privés depuis si long-temps. Avant de partir il prit possession du terrain destiné à l’usage de la mission, lequel est de 31 arpens de front sur 147 de profondeur, principalement composé de prairies fertiles.

“ A Vancouver, le catéchisme ou plutôt la récitation des prières, accompagnée d’avis et d’instructions, a commencé dès le cinquième jour après l’arrivée des missionnaires. Ceux-ci firent la visite du village, prirent les noms des habitans catholiques, et s’assurèrent du nombre d’hommes et de femmes à séparer avant de procéder à la réhabilitation des mariages. Avec de la patience, de la fermeté, du zèle, et avec le secours du commandant, ils parvinrent à surmonter la plupart des difficultés.

“ Dès la première semaine, les missionnaires ont fait la prière du soir en commun, et se proposent de continuer cette bonne pratique. Après la prière on fait une lecture suivie du chant de quelques cantiques. Les gens savent déjà l’air

et le premier couplet de cinquante cantiques. Les hommes forment un chœur ; les femmes, les filles et les enfans en forment un autre, et chaque chœur chante alternativement. Plusieurs fois les messieurs et les dames du Fort se sont rendus à ces pieuses réunions pour entendre l'harmonie des cantiques que l'on y chantait. Les sauvages n'ont pas été les derniers à s'y présenter. Mr. Demers a pu se mettre au fait en peu de temps d'un certain langage appelé *jargon* * dans le pays, au moyen duquel il a commencé à les instruire. On fait deux catéchismes aux sauvages par jour, un l'avant midi et l'autre le soir. Le 20 février, il ne se trouvait pas moins de 150 sauvages à la prière du soir, et leur nombre ne peut manquer d'augmenter encore. Il se fait ordinairement deux catéchismes par jour en français, l'un aux femmes et aux petites filles du Fort, dont plusieurs savent assez bien les prières pour pouvoir réciter le chapelet. La pratique de cette dévotion en l'honneur de la sainte mère de Dieu a été commencée à la Colombie dès les premiers jours après l'arrivée des missionnaires, et donne les plus grands sujets d'espérance pour l'heureux succès de la mission. Mr. Demers a déjà distribué près de 50 chapelets. L'autre catéchisme se fait aux femmes et aux enfans du dehors ; 60 femmes et filles, et 18 petits garçons le fréquentent. Pendant que Mr. Demers instruit les sauvages le soir, Mr. Blanchet instruit les canadiens qui sont occupés tout le jour au travail, et montre aux jeunes

* On trouvera plus bas l'explication de ce qu'on entend par le *jargon* dont il est ici question.

gens à lire en français, la plupart le pouvant déjà faire en anglais. Deux d'entre eux sont en état de l'aider à enseigner la récitation des prières et la lecture à leurs compagnons. Mr. Blanchet leur montre aussi les réponses de la messe, ainsi que le plain-chant. C'est après ces exercices qui se prolongent jusqu'à 9 heures du soir que les missionnaires entendent les confessions des gens de travail à qui leurs occupations ne permettent pas de se présenter dans le cours de la journée. Il est aisé de voir qu'ils ne sont pas désœuvrés.

“ Il a été fait au fort Vancouver 41 baptêmes, dont 24 de femmes mariées à des employés ou engagés de la Compagnie. Deux de ces femmes étaient en danger de mort, et sont mortes en effet peu de temps après.

“ Le fort Vancouver est situé au nord de la Colombie, à 33 lieues de la mer Pacifique, dans une prairie de quelques cents arpens, environnée d'une épaisse forêt. Ce fort renferme 76 canadiens engagés au service de l'établissement. Dans le voisinage habite une population sauvage d'environ 300 ames. Depuis 14 ans que le Dr. McLaughlin, dont le nom est mentionné plus haut, en est gouverneur, il a rendu les services les plus importans, sous le rapport religieux, aux canadiens qui y sont employés. C'est lui qui leur faisait la prière le dimanche. Dans une école soutenue à ses frais, l'on enseignait par ses ordres les prières et le catéchisme en français, le dimanche et la semaine, aux femmes et aux enfans des catholiques : il y encourageait aussi le

chant des cantiques, aidé en cela par sa dame et sa demoiselle, auxquelles cet exercice plaisait beaucoup. Il faisait lui-même, tous les huit jours, l'examen de cette école qui a formé plusieurs élèves fort capables. C'est à cet homme précieux que la religion doit tout ce que les missionnaires ont trouvé de bien à Vancouver, comme les canadiens de Wallamette et de Cowlitz lui sont redevables de tous les avantages temporels dont ils jouissent. A l'arrivée des missionnaires, Mr. McLaughlin était absent : il était parti huit mois auparavant pour le Canada où réside la plupart des membres de sa famille, pour passer de là en Angleterre où l'appelaient les affaires de la Compagnie. Il doit revenir avant la fin de l'année, pour reprendre le commandement de son poste. *

“ La Compagnie possède 28 établissemens à l'ouest des Montagnes-Rocheuses pour la traite de la pelleterie avec les sauvages. Trois cent blancs, presque tous catholiques, sont employés au service de ces établissemens. Ce nombre joint à celui des colons de Cowlitz et de Walamette et de quelques gens libres qui font la chasse dans les prairies du sud, y compris les femmes et les enfans, forme déjà une population catholique d'environ 900 ames. Le nombre de sauvages qui fréquentent les instructions pour se préparer au

* Mr. McLaughlin est arrivé d'Europe en Canada dans le mois d'avril, 1839, et s'est mis en route dans le même mois par l'intérieur pour retourner à Vancouver, où l'on suppose qu'il devait arriver dans le cours du mois de septembre dernier. C'est à sa complaisance que nous devons la plupart des détails de la Notice sur la Colombie qui a paru dans le No. de l'année dernière, page 22.

baptême est d'environ 150, et ne peut qu'augmenter de jour en jour, si l'on en juge par les dispositions favorables que montrent à l'égard des missionnaires la plupart des nations infidèles du pays.”

Aux détails qui précèdent, nous joindrons une courte notice sur quelques-uns des peuples sauvages qui habitent le territoire de la Colombie. Ce sont encore nos missionnaires qui parlent.

“ *A la maison des Lacs.* Les sauvages que les missionnaires rencontrèrent à ce poste, au sortir des Montagnes-Rocheuses, sont ceux qu'on appelle *Gens des Lacs*, auxquels les voyageurs canadiens avaient souvent parlé de leurs prêtres ou *robes noires*, en leur faisant espérer qu'il leur en arriverait bientôt pour leur faire connaître le maître de la vie. Les missionnaires furent très-bien accueillis par ces premières brebis du vaste troupeau dont le soin leur a été confié. Pendant dix-sept jours qu'ils demeurèrent à la maison des Lacs, ils cultivèrent de leur mieux cette vigne naissante qui promet de porter les plus beaux fruits. Aussitôt qu'ils eurent parlé à ces pauvres infidèles de Dieu, de ses attributs, de la création, de la chute d'Adam, de la nécessité du baptême, ceux qui avaient des enfans s'empressèrent de les apporter pour les faire baptiser, afin, disaient-ils, “ de rendre leurs cœurs bons et d'en ôter le péché,” regrettant de ne pouvoir pas participer eux-mêmes à un si grand bonheur. Zélés et empressés à s'instruire, ces bons sauvages n'attendent, pour devenir chrétiens, que le moment

où un prêtre ira s'établir parmi eux, pour leur faire connaître les vérités de la religion. Les missionnaires s'éloignèrent à regret d'un peuple qui se montrait si bien disposé à profiter de leur ministère.

“ *Au Fort Colville.* Les missionnaires furent reçus au Fort Colville par les chefs des *Chaudières*, des *Cinq-poils*, des *Spökön*, des *Piscöous* et des *Okänägän*, accompagnés de quelques sauvages de leur nation, qui étaient venus des environs pour se trouver à leur arrivée. Une berge qui était descendue quelques semaines auparavant leur avait apporté la nouvelle qu'on allait voir enfin ces chefs des Français, qui étaient attendus depuis si long-temps. A peine eurent-ils aperçu les berges où se trouvaient les missionnaires, qu'ils accoururent sur le rivage pour les recevoir. Tous, hommes, femmes et enfans, le contentement et la joie peints sur le visage, s'empressaient de venir leur serrer la main, pour leur témoigner la satisfaction qu'ils éprouvaient de les voir parmi eux. Les missionnaires les ayant réunis pendant deux jours qu'ils demeurèrent au fort, dans une vaste maison qui est à leur usage, leur donnèrent les instructions qu'il fût possible de leur donner dans ce court espace de temps, et n'oublièrent rien pour les fortifier et les affermir dans les principes du christianisme. Ils furent constamment écoutés avec la plus grande attention, et purent ainsi

* C'est sous ce nom que la plupart des sauvages de la Colombie désignent les prêtres dont les voyageurs canadiens leur ont souvent parlé.

jeter au loin quelques grains de la divine semence, avec le doux espoir qu'elle produira son fruit, suivant les desseins de l'éternelle miséricorde sur cette portion de la grande famille jusqu'à présent abandonnée. On voit facilement quels progrès ferait la religion parmi des nations si bien disposées, si des ouvriers évangéliques pouvaient aller résider dans le pays qu'elles habitent. Les cinq nations dont il vient d'être parlé, les *Gens des Lacs* et les *Têtes plates* dont il sera question ci-après, ont des langages qui diffèrent peu les uns des autres, et ils se comprennent facilement; en sorte qu'il suffirait d'apprendre la langue d'une seule de ces nations pour être entendu des autres. Les sauvages des *Lacs* et les *Chaudières* sont les moins nombreux.

“ *Au fort Okänägän.* Pendant vingt-quatre heures que les missionnaires passèrent à ce poste, ils eurent occasion de s'assurer des dispositions des sauvages qui le fréquentent. Ils peuvent dire d'eux ce qu'ils ont dit des autres nations qu'ils ont rencontrées. Pour en faire de fervens chrétiens, il suffirait de leur apprendre ce qu'il faut faire pour le devenir. Entre le fort *Okänägän* et celui de *Wallawalla*, on ne voit que quelques loges de sauvages auxquels les missionnaires purent à peine se faire connaître, faute d'interprète.”

“ *Au fort Wallawalla ou des Nez-percés.* Quelques-uns des grands hommes de la nation *Kaous* s'étaient rendus à ce fort pour voir les chefs des Français dont on leur avait annoncé la prochaine arrivée. Ils montrèrent la même sa-

tisfaction de voir ces robes noires dont leur avaient parlé les voyageurs, et le même zèle à les entendre, que l'on avait remarqués avec tant de plaisir chez les nations voisines. Ils parlent la langue des sauvages appelés *Nez-percés* qui est entièrement différente de celle des *Chaudières* et des *Têtes-plates*, et s'entendent avec les *Wallawalla*, et avec les *Gens des Chutes*, des *Dalles* et des *Cascades*, qui sont disséminés sur les bords de la Colombie, depuis le fort *Wallawalla* jusqu'à celui de *Vancouver*. Une bonne partie des sauvages que l'on vient de mentionner comprennent le jargon *Tchinouk*, dont il va être question ci-après.

“ *Au fort Vancouver*. Les *Tchinouks* sont répandus le long de la Colombie depuis ce fort jusqu'à l'Océan Pacifique. Avant l'année 1830, ils formaient la nation la plus nombreuse comme la plus riche de toute cette partie du continent : ce qui ne contribuait pas peu à les rendre fiers et hautains vis-à-vis des autres nations. Mais à cette époque, survint une maladie désastreuse, connue sous le nom de fièvres tremblantes, qui fit parmi eux de si terribles ravages, qu'elle en moissonna à peu près les neuf-dixièmes. Brûlés et dévorés par l'ardeur de la fièvre, ces malheureux allaient se jeter à l'eau, dans l'espérance d'y trouver du soulagement, et n'y trouvaient qu'une mort aussi prompte que certaine. La mortalité fut si considérable dans un de leurs villages, que les survivans ne pouvant plus enterrer les cadavres qui s'y étaient amoncelés, l'on fut obligé de les détruire en les livrant aux flammes, pour préserver d'infection le pays d'alen-

tour. Le fléau dont Dieu a frappé ces infortunés sauvages, à cause de leur vie abominable, revient les visiter tous les ans, et en emporte toujours un certain nombre, quoiqu'il y ait perdu de son intensité. On rapporte que les *Tchinouks* mènent à présent une vie moins irrégulière, à l'exception de ceux qui demeurent près du fort, lesquels, par suite de leur communication avec les blancs, sont méchants, gâtés et démoralisés. Ceux-ci ont vu et voient encore avec indifférence les missionnaires qui ne peuvent s'empêcher de regretter les bons sauvages du haut du fleuve. Mais la plus grande partie de la nation qui réside dans le voisinage du fort *George*, à l'embouchure de la Colombie, n'étant pas aussi dépravée, donne lieu d'espérer qu'il sera possible de la rendre plus traitable, avec le secours de celui qui veut que personne ne périsse, mais que tous parviennent à la connaissance de son admirable lumière. Au moment où les missionnaires écrivent ces lignes, ils sont informés que le chef des *Tchinouks*, suivi d'un bon nombre des siens, vient d'arriver au fort pour voir les prêtres des Français et s'assurer s'ils voudront bien instruire sa nation des vérités du salut.

“ La langue réelle des *Tchinouks* est d'une difficulté presque insurmontable, et diffère entièrement de celle des nations du voisinage. Mais ils entendent un jargon au moyen duquel les blancs en général peuvent se faire comprendre des sauvages qui fréquentent le fort *Vancouver*. Ce jargon qui est composé de 350 à 400 mots empruntés à différentes langues, et

défigurés dans leur prononciation, est d'une étude tellement facile, que, trois mois après l'arrivée des missionnaires, l'un d'eux, Mr. Demers, le possédait assez bien pour pouvoir expliquer le catéchisme, et donner des instructions aux catéchumènes, sans être obligé de s'astreindre à écrire ce qu'il avait à leur dire. Un grand nombre de sauvages des Cascades, ainsi qu'une partie de la nation des Tlikätät, entendant le jargon, fréquentent régulièrement les catéchismes et la prière du soir que l'on fait tous les jours à Vancouver. Pour graver plus aisément dans leur mémoire les vérités contenues dans le symbole des apôtres, Mr. Demers les a traduites dans ce langage, et les a adaptées à un air de cantique que les catéchumènes chantent avec plaisir pendant la célébration du saint sacrifice. Il a aussi traduit en jargon le signe de la croix, la manière de donner son cœur à Dieu, et a entrepris la traduction des autres prières.

“ Mr. Demers se propose d'étudier la langue des Tlikätät, qui lui sera d'un grand secours pour l'instruction de cette nation et des sauvages des Chutes et des Cascades qui l'entendent bien. La principale difficulté qui s'oppose à l'étude des langues que l'on parle de ce côté des Montagnes-Rocheuses, consiste dans la prononciation qui est telle que souvent l'on ne trouve pas de combinaisons de caractères qui puissent la représenter, comme celle du mot suivant—*hikht*, un ; et d'une foule d'autres que le temps ne permet pas de mentionner.

“ *A l'établissement de Cowlitz.* Les sauvages qui demeurent dans le voisinage de cet

établissement où les missionnaires doivent établir leur principale résidence, ont un langage qui leur est propre et qui ne ressemble pas au Tchinnouk ; mais ils entendent généralement le jargon. Ils sont assez nombreux, mais pauvres. Ils donnent aux missionnaires les plus belles espérances. Après la visite que Mr. Blanchet leur a faite, ils disaient aux canadiens de Cowlitz : “ Les prêtres vont venir avec nous autres, et nous n'avons rien à leur donner ; nous sommes pauvres, nous faisons pitié ; nous voulons ce pendant faire quelque chose pour eux, nous travaillerons, et nous ferons tout ce qu'ils voudront.” Plusieurs d'entr'eux se sont rendus à Vancouver pour témoigner aux missionnaires combien ils seront contents de les avoir auprès d'eux, pour se faire instruire.

“ *A l'établissement de Wallamette.* Mr. Blanchet, qui a déjà passé un mois au milieu des canadiens de cet établissement, n'a guère d'éloges à faire des sauvages qu'il y a vus. Ces sauvages appelés *Käläpoäyā* étaient très-nombreux, il y a quelques années ; mais les fièvres, qui ont été si funestes aux Tchinnouks, ne les ayant pas plus épargnés, ils se trouvent maintenant réduits à une population très-minime qui menace de décroître de plus en plus. Ils sont pauvres, paresseux, et ont la réputation d'être enclins au vol. Autant les sauvages de Cowlitz aiment à communiquer avec les missionnaires, autant les *Käläpoäyā* aiment à s'en éloigner. Mr. Blanchet n'en a vu qu'un très-petit nombre venir assister aux instructions qu'il faisait dans la chapelle du lieu. Mais il paraît que les différentes tribus de

cette nation qui sont établies dans le haut de la rivière Walamette accueilleraient plus volontiers les missionnaires, et consentiraient à recevoir leurs instructions. Les Käläpoäyā parlent presque tous le jargon.

“ Les nations dont on vient de parler sont répandues le long ou dans le voisinage de la Colombie et ne forment qu’une très-petite partie des nombreux habitans de l’immense contrée que possède l’Angleterre à l’ouest des Montagnes-Rocheuses. Quelques-unes de celles qui sont établies sur le littoral de l’Océan, en gagnant au nord, vers les possessions Russes, sont encore si barbares que les blancs n’ont pas encore osé pénétrer chez elles pour la traite de la pelletterie. Celles de l’intérieur, au nord de la Colombie, sont généralement plus civilisées, et, au dire des canadiens employés au service de la Compagnie, qui les ont visitées, elles recevraient avec plaisir les missionnaires qui se rendraient auprès d’elles pour leur faire connaître le maître de la vie, et ce qu’il faut faire pour lui être agréable.

“ Les missionnaires se sont procuré les renseignemens suivans sur les principales tribus sauvages qui habitent l’intérieur du pays, au sud de la Colombie.

“ *Les Têtes-plates.* Ces sauvages sont établis dans le voisinage des Montagnes-Rocheuses, sur une rivière qui porte leur nom, et qui se décharge dans la Colombie. Ils sont bons, dociles et disposés à recevoir favorablement la bonne nouvelle du salut. Ils ont entendu parler des

robes noires par les canadiens qui font le commerce de la pelletterie avec eux, et témoignent le désir de les connaître.

“ *Les Kootanis* habitent les bords d’une rivière qui porte aussi leur nom, et qui se décharge pareillement dans la Colombie. D’après le rapport des voyageurs, cette nation montre d’aussi heureuses dispositions que celles dont ils rencontrèrent les chefs au fort Colville.

“ *Les Nez-percés.* Les sauvages connus sous ce nom sont répandus dans de vastes prairies non loin des Montagnes-Rocheuses, en gagnant vers le sud. Les canadiens qui vivent parmi eux, pour la traite du castor, leur ont parlé depuis long-temps de leurs *robes noires*. Naturellement bons, doux et pleins de respect pour tout ce qui concerne le maître de la vie, ils n’ont rien tant à cœur que d’apprendre ce qu’il faut faire pour le servir, et d’avoir des prêtres qui leur fasse connaître la religion des français. Ils se sont même imaginés qu’ils pourraient en faire comme une espèce d’achat; ils ont demandé aux canadiens combien il leur faudrait donner de chevaux ou de castors pour en avoir un qui demeurerait avec eux, ajoutant qu’il ne manquerait de rien, et que de tout ce qu’ils tueraient dans leurs chasses, le meilleur serait pour lui. Une discipline sévère règne chez cette nation par rapport aux mœurs.

“ A la vue de si belles dispositions qui se manifestent chez la plupart des peuples que l’on vient de passer en revue, peut-on ne pas dire

avec le Sauveur des hommes : " La moisson " est grande, mais il y a peu d'ouvriers." *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* (S. Luc, ch. 10. v. 2). Que peuvent faire deux missionnaires pour le salut de tant de tribus sauvages qui sont plongées dans les ombres de la mort, sinon de prier le Seigneur de leur envoyer de zélés collaborateurs qui puissent leur aider à montrer à ces pauvres infidèles créés à l'image de Dieu le chemin qui conduit au ciel, et leur dire : " Vous avez un Sauveur : un Dieu est mort pour vous ; vos ames sont le prix de son sang." Puissent les ames fidèles du Canada qui prennent un si vif intérêt au salut de leurs frères, ranimer de plus en plus leur zèle pour le soutien des missions, et leur faire redoubler leurs prières auprès du maître de la moisson, pour qu'il daigne envoyer des ouvriers dans sa vigne. *Rogate ergo dominum messis, ut mittat operarios in messem suam.* (S. Luc, ch. 10, v. 2)."

Nous avons lieu d'espérer que l'invitation que font nos infatigables missionnaires, à la fin de leur récit, sera favorablement accueillie par tous les fidèles du diocèse, qui comprendront sans doute combien il leur sera glorieux de s'associer par leurs prières et leurs aumônes aux efforts de ces dignes prêtres, pour procurer la grâce du salut à tant de peuples malheureux qui gémissent sous la tyrannie du démon.

Dans une lettre datée du 1er. mars 1839, qui accompagne le récit dont nous venons de donner des extraits, Mr. Blanchet après avoir exprimé à

son évêque, combien il lui est pénible de ne pouvoir pas suffire avec son collègue Mr. Demers, à toute la besogne qui se présente, ajoute qu'il ne leur faudrait pas moins de six collaborateurs pour pouvoir répondre à l'empressement que montrent à se faire instruire les sauvages vers lesquels ils ont été envoyés. Mais où trouver ce nombre de prêtres dans un diocèse qui n'en fournit pas assez pour ses propres besoins ? D'ailleurs, comment pourvoir d'une manière convenable à l'entretien de huit prêtres à la Colombie avec d'aussi faibles ressources que celles de l'Association ? Il est probable qu'il ne sera envoyé qu'un seul prêtre de plus dans cette mission lointaine, en attendant que des circonstances plus favorables permettent d'y en augmenter le nombre.

L'Angleterre et les Etats-Unis sont depuis plusieurs années en contestation relativement à la propriété d'une partie du territoire de la Colombie. Les uns supposent que le fleuve Colombie est la limite qui doit séparer les possessions de l'une et de l'autre puissance, tandis que les autres sont d'avis que ce doit être le 49^e parallèle, comme à l'est des Montagnes-Rocheuses. Dans la première hypothèse, Cowlitz, Vancouver et les établissemens les plus importants de la Compagnie, à l'exception de celui de Walamette, demeureront attachés au territoire britannique, tandis que dans la seconde ils se trouveront renfermés dans les possessions de l'Union américaine. Il paraît que la question doit être décidée bien prochainement.